

ARGUS de la PRESSE

Tél. : 742-49-46 - 742-98-91
21, Bd Montmartre - PARIS 2^e

N° de débit _____

LE CANARD ENCHAÎNÉ
2, rue des Petits-Champs - II^e

11 OCTOBRE 1967

Les beaux dimanches de Paris

Trois personnages à la Biennale

NOUS faisons partie, Crapaud, Hubert, et moi, de ces parents, jeunes encore (de caractère, en particulier), qui font de louables efforts pour rester dans le vent : nous connaissons par cœur les derniers disques d'Otis Redding, des Count Five, des Smoke et de Wilson Pickett — que notre studieuse progéniture nous passe à longueur de soirées. (En fait, je n'ai vu qu'une fois Crapaud sortir furtivement des boules Quiès de ses oreilles : c'était après l'audition du fameux « Concerto pour robinet d'eau chaude et orchestre de portes grinçantes », issue du laboratoire de M. Schæffer). Nous reconnaissons, sans trop de peine, que Picasso est « déjà terriblement dépassé » — ne serait-ce que par les aqua-



Mottiacci : Tube (Italie).

relles sub-aquatiques, brossées au fusil sous-marin, de Mlle de Saint-Phalle. Et il est arrivé fréquemment à Crapaud et à Hubert de me donner rendez-vous devant le « drug », pour une « boum » chez Jacques, Roger ou Ernest — les meilleurs danseurs de jerk de notre bande.

C'est donc tout naturellement que nous avons décidé de consacrer notre dimanche après-midi à la visite de la V^e Biennale des Jeunes Artistes, au Musée d'Art moderne.

Pendant ce temps, notre progéniture décidait, elle, d'aller, avec les Coo-pains, aux « Puces » de Saint-Ouen.

Nous voici à pied d'œuvres, ou plutôt (ne lésinons pas) de chefs-d'œuvre. Bien sûr — nous le disons tout de suite aux quadragénaires cacochymes qui nous font l'honneur de nous suivre — il faut se mettre en état de réceptivité. Tout est là. Et d'abord, faire table rase de tous les poncifs que de vieux professeurs ont accumulés dans nos paresseuses méninges. Si vous avez encore dans l'œil les colonnes du Parthénon, je crains que vous ne sentiez pas très bien la « richesse lyrique organique » (M. Malraux *dixit*) de l'œuvre sculpturale qui vous accueille à l'entrée du musée, et que l'on doit à la jeune école italienne : un tuyau de vidangeurs, long de trente mètres, peint en jaune. Ce n'est pas tellement le tuyau qui importe, mais la façon savante qu'il a de serpenter : tout est dans les boucles de ce macaroni géant.

— Ça promet ! me souffle Crapaud.

Nous prenons nos billets et nous entrons. Hubert, à qui les jouissances artistiques sont formellement interdites, profite de son côté bas-de-casse pour se faufiler dans la forêt de jambes, et nous re-

joint, inaperçu des gardiens assoupis. Tandis que nous prenons l'escalier pour accéder aux salles d'expositions, d'énormes ballons blancs, suspendus à des ressorts à boudin, nous dégringolent sur la tête, puis remontent, puis redescendent : l'ambiance est résolument juvénile. Il paraît que Malraux, le jour de l'inauguration, a passé là un quart d'heure à jouer avec ces ballons. Mais passons aux Arts.

Une des caractéristiques de cette génération, c'est son goût pour les tuyaux. Après le tuyau de vidangeur de l'entrée, nous voici devant une lance d'arrosage, dressée verticalement, cette fois, et due, encore, à un jeune sculpteur italien.

— C'est... comment dirais-je ?... dit Crapaud.

— Exhaustif. Il ne faut pas avoir peur des mots, lui soufflai-je.

Mais déjà elle fonçait sur une peinture grecque, faite avec des petits tubes de carton collés verticalement sur la toile, et dont certains avançaient de cinquante centimètres. Crapaud, on le sait, est dotée d'une myopie de taupe. Je n'eus que le temps de la prévenir :

— N'approche pas trop, tu vas l'éborgner !

Au moment même où Hubert allait faire une manière de scandale : il était en train, le vandale, de détériorer le chef d'œuvre d'un émule de Calder : des « stables » faits avec des centaines de morceaux de sucre enfilés dans des fils verticaux. Hubert ne résistera jamais à cette forme d'art.

Nous l'entraînons rapidement vers la section voisine



« Espace du son »
(Yougoslavie)

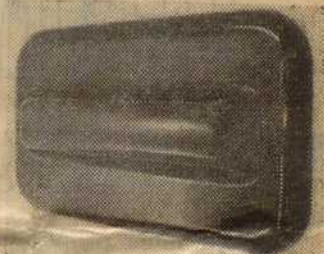
— la yougoslave. Là, Hubert tombe en arrêt devant la toile du peintre Mladen Galic, intitulée : « Espace du son ». J'ai l'impression qu'il croit voir trois hot-dogs, dont il est friand.

Crapaud, pendant ce temps, est en extase, à la section allemande, devant une sorte de percolateur, haut de trois mètres (elle adore le café). Encore un tuyau, mais la jeune sculpture allemande s'inspire visiblement de l'industrie lourde.

Je l'attire vers la section américaine. Ici, les arts plastiques sont devenus les arts de la matière plastique : nous admirons une sorte de couvercle de boîte à ordures, de trois mètres sur quatre :

— Remarquable exemple d'instinct de la transcendance, me souffle Crapaud.

Décidément, elle s'y met. Pour ma part, je préfère, dans le genre, l'immense composition d'un autre jeune Américain : une toile de cinq mètres sur cinq, entièrement remplie d'un bleu uni. Pour l'imagination, Jérôme Bosch peut aller se rhabiller.



« Sans titre »
Kauffman (E.-U.).

Côté français, nous sommes attirés tout de suite par une œuvre collective : Le Nid : « structure psychologique de l'espace », précise l'étiquette. Hélas, à cause d'un court-circuit qui a éteint le système électrique, la structure psychologique est en panne.

Nous nous arrêtons encore devant la fameuse boîte vitrée (renfermant de remarquables tuyaux verts et rouges) devant laquelle M. Malraux s'était, m'a-t-on dit, arrêté avec intérêt.

— Monsieur le Ministre, ça, c'est l'avertisseur d'incendie ! avait fini par lui dire un commissaire.

Ça nous suffit pour aujourd'hui.

En rentrant, notre progéniture nous montre son butin des « Puces » : on m'offre un vieux fauteuil Voltaire. — C'est bath, non ? » m'explique-t-on.

Gabriel Macé.